

52 MERCURE DE FRANCE.

De son emploi l'éclat trop radieux,
Intercepte à ses yeux le profane vulgaire ;
Il croit qu'un air abstrait, un ton mystérieux,
Doivent marquer son nouveau caractère :
Mais s'il estoit un jour d'être Visir,
A nos antiques nœuds il pourroit revenir ;
La disgrâce aux gens fiers est par fois salutaire.

Tel ami trop connu, nous oblige souvent,
Si nous voulons conserver la tendresse,
A lui desirer tout, excepté la richesse ;
Nous le perdons, s'il devient opulent

Par M. Flandy.

TYRCIS & ÉGLÉE.

Idylle.

L soleil se plongeoit au vaste sein des mers ;
Du tranquille Océan la surface brillante
Réfléchissoit au loin la lumière éclatante ;
Et le calme régnoit sur l'onde & dans les airs.
Une antique forêt, non loin de ces rivages,
Etend aux environs ses fortunés ombrages.

Une grotte, en ce lieu charmant,
Offre un asyle frais, tapissé de verdure,

D'où l'œil, admirant la nature,
 S'égaré avec plaisir sur l'humide élément.
 Là, près de son Eglé, guidé par sa tendresse,
 Tyrcis, qui redoutoit le plus grand des malheurs,
 L'inconstance de sa Maîtresse,
 Exprimoit en ces mots ses naïves douleurs.

T Y R C I S.

Le Seigneur du canton vous offre son hommage :
 Je n'ai pas, comme lui, l'art de séduire un cœur ;
 Mon amour est timide ainsi que mon langage...
 Mais Eglé d'un regard peut faire mon bonheur.

É G L É.

Il est vrai que Lindor auprès de moi s'empresse ;
 Dans ses yeux j'ai lu son amour :
 Mais croyez-vous qu'il m'intéresse,
 Et que ses vœux enfin soient payés de retour ?

T Y R C I S.

Lindor est riche, il est aimable ;
 C'est un jeune Seigneur, je ne suis qu'un Berger ;
 Lindor n'est-il pas préférable ?
 Dis-moi, le vois-tu sans danger ?
 Je connois bien ton cœur ; mais...

É G L É.

Crains de l'outrager
 C iij

94 MERCURE DE FRANCE.

La douce égalité, la paix & la tendresse,
Des vertus & de la candeur,
Bien mieux que l'or & la grandeur,
Feroient ma gloire & ma richesse.
Mon cœur ne se vend point : mais le tien, ah !
Tyrcis !
Entre l'amour & l'or resteroit indécis.

T Y R C I S.

Pardonne, je me suis défié de moi-même ;
Sans doute j'ai dû m'alarmer.
Eglé, tu fais combien je t'aime !
Que ne puis-je aussi te charmer !
Le vain éclat de l'or ne sauroit me séduire ;
Ton cœur est tout pour moi : c'est le bien où
j'aspire.
Sous ces feuillages toujours verts,
Du fond de cette grotte où l'Amour nous attire,
Que j'aime à contempler, dans un tendre délire,
Le charme de tes yeux & la plaine des mers !

É G L É.

Ne m'offense donc plus par tes injustes plaintes,
Et bannis à jamais les soupçons & les craintes.
Près de toi qu'il est doux de voir dans ce lointain ;
Sur le bord des rochers nos chevres suspendues !
Regarde nos brebis ensemble & confondues,
Errer parmi l'herbe & le thim !

T Y R C I S.

Ces objets sont charmans ; que la nature est belle !
 Mais mon Eglé lui prête encore des attraits ;
 Tes graces , tes vertus , ton cœur tendre & fidele ,
 De ces rians tableaux animent tous les traits.

É G L É.

Tyrçis , quand je te vois près de ton digne pere ,
 Lui prodiguer tes soins , consoler ses vieux ans ,
 Heureuse , dis je alors , heureuse ta Bergere !
 Tous les brillans parfums qui parent le printemps ,
 La fraîcheur d'un beau soir flattent bien moins
 mes sens ,
 Que mon cœur n'est charmé de ta vertu sincere.

Près de la grotte assis , dans ce bois solitaire ,
 J'écoutois à loisir les discours ravissans
 De Tyrçis & d'Eglé , qui ne s'en doutoient guère ;
 Tandis que les échos , trahissant le mystere ,
 Attendris , enchantés , répétoient leurs accents.

Par M. Marteau.



LA VERTU TRIOMPHANTE DE L'ENVIE.

Poëme.

FILLE de Jupiter, la Vertu sur la terre
 Descendit autrefois du séjour du tonnerre ;
 Et guidant les mortels à la félicité ,
 Devisât bientôt l'objet d'un culte mérité.

L'Univers la voyoit du vrai sage adorée ;
 Et même du pervers , malgré lui révérée ,
 Loin de s'approprier leur encens précieux ,
 Avec son propre encens , le renvoyer aux Dieux.
 Au milieu des travaux , des soins , des sacrifices ,
 Combler ses sectateurs d'innocentes délices ,
 Du timide indigent prévenir les souhaits ,
 Sur ses ennemis même étendre ses bienfaits ;
 Et l'œil toujours fermé sur sa gloire suprême ;
 Applaudie en tous lieux , s'ignorer elle-même.

Son éclat , que ne peut contenir l'Univers ,
 Pénètre un antre obscur & voisin des enfers ;
 Et frappe d'une atteinte accablante & subite ,
 Et les yeux & le cœur du monstre qui l'habite.

Dieux ! quel monstre ! son corps livide , décharné ,
 Son front pâle , hideux , de serpens couronné ,

Ses cheveux hérissés, son œil sombre & farouche,
 Le venin qui toujours distille de sa bouche,
 Son immortel ennui, que la lumière aigrît,
 Tout marque en lui le fiel dont son cœur se nourrit.
 Jamais des noirs soucis la troupe meurtrière,
 Ne permit au sommeil de fermer sa paupière.
 Il soupire à l'aspect des ris & des plaisirs,
 Et lorsqu'il voit pleurer, il suspend ses soupirs.

Le ciel, par un arrêt aussi juste que sage,
 Lui laisse en châtiment sa malice & sa rage...
 Il en connoît la honte & cherche à la voiler;
 Mais ses maux sont trop grands pour pouvoir les
 sceler.

Au maintien consterné dont sa peine est suivie,
 Les yeux les moins perçans reconnoissent l'Envie.

Au lugubre aspect de la Fille des cieux,
 Une nouvelle rage étincelle en ses yeux.
 Les serpens ranimés sur son front se hérissent;
 Dans son cœur ulcéré d'affreux transports se
 glissent.

Quoi ! jusques dans ce gouffre où me cache la nuit,
 Trop odieux objet, ta gloire me poursuit !
 C'en est trop : à l'affront mesurons la vengeance.
 Frémissante à ces mots, du gouffre elle s'élançe,
 Sous un masque imposteur déguise son courroux

C v

38 MERCURE DE FRANCE.

(Et quel masque jamais déguisa l'œil jaloux !)
Suit, presse, persécute, obsède l'Immortelle,
La frappe chaque jour d'une atteinte cruelle.
Témoin lâche & malin de l'éclat glorieux
Qui sur ses actions attire tous les yeux,
Dans ses fougueux accès sans relâche elle exhale
Contre ce vif éclat son haleine infernale ;
Si l'on croit ses discours, par la haine dictés,
D'un fantôme brillant nos yeux sont enchantés ;
La Vertu doit sa gloire à l'art qui la déguise ;
C'est le masque imposteur qui seul la divinise ;
Le génie & l'esprit, les plus rares talens,
Ne sont dans son rival que des dons apparens :
Le zèle, la douceur, la bonté, la droiture,
Qu'humeur, que trahison, qu'amorce, qu'im-
posture.

Ainsi parle l'Envie ; ainsi dans ses portraits,
Dont l'Enfer lui fournit les couleurs & les traits,
L'Immortelle est noircie avec tant d'artifice,
Qu'à peine l'œil humain la distingue du vice.

Grands Dieux ! de vos autels les autels sont l'appui :
Son culte va s'éteindre & le vôtre avec lui.
Vain effroi : Jupiter, son vengeur & son pere,
Lance sur l'Euménide un regard de colere,
La foudre de ses mains est prête à s'échapper...
Non, de tes propres coups j'aime mieux te frapper.

Celle que tu poursuis est ma vivante image.
Tremble, monstre, dit-il; qui-l'outrage m'ou-
trage.

Dans l'éternelle nuit tu voudrois la plonger.
Ta rage à mon courroux suffit pour la venger.
Tu seras à jamais, te trahissant toi-même,
Le ministre forcé de sa gloire suprême.

Il dit : l'Olympe tremble, & l'Envie en fureur ;
Du supplice nouveau ressent toute l'horreur.
Contre l'auguste objet de sa coupable haine,
Plus acharnée encor sa rage se déchaîne ;
Imprudence faveur, aveugle acharnement ;
Qui, d'un nouveau triomphe, est pour lui l'instru-
trument.

D'un plus brillant éclat, la Vertu couronnée,
La traîne sur ses pas en esclave enchaînée :
Tel tu vis tes Héros, maîtresse des cités,
Traîner après leur char leurs ennemis domptés.

La modeste Vertu souvent marche voilée.
Son voile à nos regards l'eût peut-être célée :
L'Univers la connoît au monstre frémissant,
Qui dévore à ses pieds son courroux impuissant :
Lâche Fille d'Enfer, tes attentats damnables,
Tes assauts, aussi vains qu'ils semblent redouta-
bles,

Ajoutent chaque jour à son sort glorieux,

C vj

L'honneur de pardonner, vrai partage des Dieux :
 De ton œil attentif l'inflexible censure,
 Affermit tous les pas que ta haine mesure ;
 Et si quelque surprise un instant l'égaroit,
 Soudain ton ris amer de l'erreur l'instrueroit ;
 Enfin ce souffle infect, cette vapeur fatale,
 Que contre elle ta rage incessamment exhale,
 Ces nuages impurs, sans cesse renaissans,
 Les Dieux, les justes Dieux les changent en cucens.

Rassurons-nous, mortels, des fureurs de l'Envie :
 La Vertu sans relâche est en vain poursuivie.
 Le Héros vertueux est toujours respecté :
 Il court, malgré l'Envie, à l'Immortalité.

*Par M. l'Abbé Amphoux, de Marseille,
 Aumônier des Galeres du Roi. Il est l'Au-
 teur de l'Ode intitulée la Sagesse, insérée
 dans notre premier Mercure d'Avril 1776.*

LE mot de la première Enigme du volume précédent est *Coq* ; celui de la seconde est *Souris* ; celui de la troisième est *l'Enseigne*. Le mot du premier Logogryphe est *son* (de farine), où se trouve *on* ; celui du second est

Cordeau, où se trouvent *cor & eau*; celui du troisième est *Brosse*, où on trouve *rosse*.

É N I G M E.

JE suis long chez la jeune Iris,
 Et beaucoup plus court chez *Damis*;
 Mon frere en tous points me ressemble;
 Nous voyageons presque toujours ensemble,
 Tantôt vuides, tantôt remplis:
 La farouche *Clarice* avec nous est traitable;
 Nous caressons sa belle main;
 Elle nous est si favorable,
 Qu'elle nous place sur son sein.
 Elle nous mene au bal: mais nous quitte soudain,
 Quand elle veut se mettre à table:
 Nous n'avons ni soif, ni faim,
 Nous devons même fuir le vin, la bonne chere:
 Car une fois sommes nous gras,
 Adieu *Phillis*, adieu *Glicere*,
 Nous ne voyons plus vos appas:
 Et la vieilleffe avançant à grands pas,
 Nous enfonce dans la misere.
 Alors on nous sépare indignement;

62 MERCURE DE FRANCE.

On nous traite cruellement ;
Nous sommes battus comme plâtre :
Couverts de pus , couverts de sang ,
Notre corps n'est plus qu'un emplâtre...
Mais, chut. . . . Enfin, Lecteur, peut-être qu'à
l'instant
Tu me tiens, même en me cherchant.

Par Mademoiselle Namys de Saint-Aubin.

A U T R E.

Nous sommes, cher Lecteur, deux sœurs en
tout pareilles,
Si bien qu'en notre choix on se trompe aisément ;
Et quoique nous n'ayons point d'yeux & point
d'oreilles,
On nous consulte assez souvent.
Nous sommes toutes deux d'une structure ronde,
Notre usage est connu presque de tout le monde.
Nous servons de symbole à la Divinité
Qui, pour guide, est toujours la simple vérité.
Commence, Ami, par nous suspendre,
Si tu veux de nous te servir,
Et.. Mais il est temps de finir,
Car c'est aussi te faire trop attendre.

Par M. L. D. M., de Nantes.

A U T R E.

A Madame B... en son Château d. B...

A DEVINER le mot de mainte énigme obscure,
 Vous trouvez donc quelques plaisirs ?
 Permettez qu'avec le Mercure
 Je partage l'honneur d'amuser vos loisirs.

Vous trouverez aux champs, & jamais à la ville,
 Ce dont je vous cache le nom :
 Souvent dans un terrain fertile
 On le détruit avec raison ;
 C'est donc qu'il est nuisible ? Non :
 Mais c'est qu'il est fort inutile,
 Et qu'un cultivateur habile
 Chez lui ne veut rien que de bon.

De fleurs aitez souvent la nature le père,
 Et quoique ces fleurs soient sans prix,
 La nature en paroît avare :

Car si quelqu'imprudent brusquement s'en empare,
 Par mille traits piquans il se trouve surpris.
 C'est-là que le gibier souvent trouve un asyle
 Contre les armes du Chasseur ;
 Mais, hélas ! de ce lieu tranquille
 Le terrible Buisson vient troubler la douceur.

Aux traits déjà tracés , vous connoissez peut-être
Ce que je cherche à vous cacher.

Quoi ! vous prenez encor la peine de chercher ?
Ç'en est trop , en deux mots faisons-le donc con-
noître :

C'est le nom d'un séjour que le ciel a béni,
Séjour heureux , digne d'envie ,
Où des Sages ont réuni
Tout ce qui peut former le bonheur de la vie.

*Par M. D. St. G. Chevalier de Saint
Louis.*

LOGOGYPHE.

JE suis doublement nécessaire,
Pendant ma vie , après ma mort ;
Sur la terre j'ai plus d'un frere
Qui doit subir mon triste sort.
Sans respecter mon innocence,
On m'assomme cruellement,
On me déchire impitoyablement :
De mes travaux passés voilà la récompense.
Cinq pieds forment mon tout , Lecteur :
Si tu coupe mon chef , je t'offre de bon cœur
Un aliment fort en usage.

Facile à digérer ; l'opposé du mot sage ;
 Tu trouveras de plus dans ma combinaison
 Un élément chéri dans la froide saison ;
 Enfin mon exacte analyse
 Te fourniras, charmante Lise,
 Ce qu'en hiver, chemin faisant,
 Sous tes pas tu foules souvent.

A Angers. Par M. Lepiniere.

A U T R E.

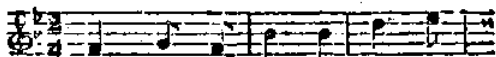
UTILE à tes jardins, souvent dans son loisir ;
 Le sage fait de moi son unique plaisir.
 Six pieds armés de dents font toute ma structure.
 Ne mets pas ton esprit si fort à la torture,
 De mon tout fais deux parts, réfléchis un instant,
 L'une offre un animal qui va toujours rongeant ;
 L'autre, d'un grand buveur n'a jamais fait l'envie.
 T'en dire plus, Lecteur, ce seroit bien folie.

Par M. Langlet, petit Clerc de Notaire.

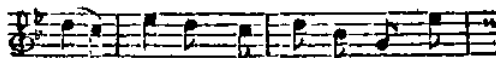


*AIR des Mariages Samnites.**

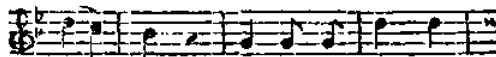
UNE JEUNE SAMNITE.



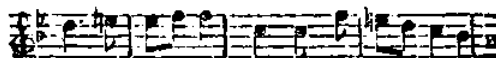
POUR les pla-cer dans mes che-



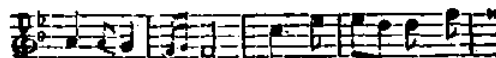
veux, Zéphir, je te vo-le ces



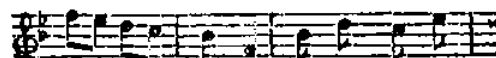
ro-fes ; Je les dé-robe à



peine é-clo ses, C'est un emblé-me

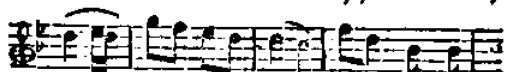


de mes vœux : La pa-ru-re la

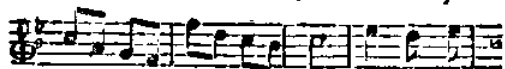


plus mo-deste parle mieux à

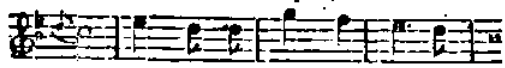
* *Musique de M. Grétry.*



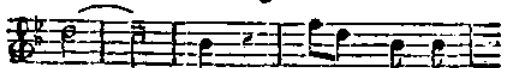
l'œil du dé- fir ; Aux fleurs je



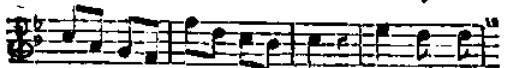
puis joindre un sou- pir , Et mon re-



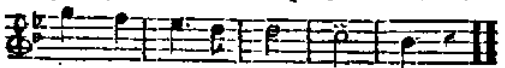
gard , Et mon re- gard di- ra le



ref- - - te. *Chœur.* Aux fleurs je



puis joindre un sou- pir , Et mon re-



gard di- ra le ref- - - te.

Si jeune encor , comment savoir
 D'où peut naître une heauteuse flamme ?
 J'entends déjà parler mon ame :
 Le desir s'unit à l'espoir.
 Ne peut-on , coquette modeste ,
 Réunir tout ce qui séduir.
 Formez mon cœur & mon esprit , (*bis*)
 Mon jeune cœur fera le reste.

C É P H A L I D E .

Toute fleur naît avec son fard ;
 Telle on doit être quand on aime ;
 La Beauté , c'est l'Amour lui-même ;
 Aimer peut-il donc être un art ?
 Le sentiment , ce don céleste ,
 Suffit lui seul pour embellir ;
 Si mon cœur m'apprit à sentir , *(bis)*
 Le tendre Amour fera le reste.

E L I A N E .

Si pour enchaîner des Guerriers ,
 Il ne faut que l'œil d'une Belle ;
 Des myrthes sont trop peu pour elle ,
 Il lui faut encor des lauriers :
 Notre sort est un joug funeste.
 Que n'avons-nous l'honneur du choix ?
 La gloire assureroit nos droits , *(bis)*
 Et la beauté feroit le reste.



 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

- * *Suite de l'Extrait des différens Ouvrages publiés sur la vie des Peintres ; par M. D. L. F. A Paris, chez Ruault, Libr. rue de la Harpe.*

C'EST à la plus parfaite intelligence du clair obscur, à un pinceau moëlleux, & à l'art d'unir savamment les couleurs, que l'Ecole Flamande doit sa réputation.

On lui reproche une imitation servile dans les objets de son choix, dont souvent la bassesse exclurait les grâces, si la naïveté ne les rappellait.

Rubens & Vandick sont les principaux soutiens & la gloire de l'école Flamande.

« *Pierre-Paul Rubens*, qu'on a nommé le Prince des Peintres Flamands, naquit à Cologne, d'une famille noble, en 1557. Sa première jeunesse fut soigneusement cultivée, & il fit de rapides progrès dans l'étude des belles-lettres.

* *Article de M. de la Harpe.*

» Après la mort de son père, il se li-
 » vra à la forte inclination qu'il avait
 » pour la peinture, & entra chez Adam
 » Van-Oort, qu'il quitta peu de temps
 » après, pour se mettre sous la conduite
 » d'Otto Vœnius, qui passait alors pour
 » le Raphaël des Diamands. Vers l'âge
 » de 22 à 23 ans, *Rubens* ayant fait con-
 » naître les talens qu'il avait acquis sous
 » un aussi bon maître, l'Archiduc Albert
 » l'envoya à Vincent de Gonsague, Duc
 » de Mantoue, qui le reçut favorable-
 » ment, & se l'attacha en qualité de
 » Gentilhomme; il s'appliqua, pendant
 » un séjour de sept années dans cette Cour,
 » à copier les ouvrages de Jules-Romain,
 » & à faire plusieurs grands tableaux de
 » composition, qui lui attirèrent l'estime &
 » l'amitié du Duc. Il fut nommé par ce Prin-
 » ce son Envoyé auprès de Philippell, Roi
 » d'Espagne, dont il obtint la bienveil-
 » lance par les portraits qu'il fit de lui &
 » des Seigneurs les plus distingués de sa
 » Cour. Il y fit aussi plusieurs tableaux
 » d'histoire, dans lesquels on connut
 » son érudition & ses talens pour la pein-
 » ture.

» Le Duc de Bragance, depuis Roi de
 » Portugal, & ami des arts, fit engager

» *Rubens* à le venir trouver à Villa-Vi-
 » ciota, où il faisait sa résidence; & ce
 » Prince fut aussi satisfait de sa personne
 » que de ses talens.

» De retour à Mantoue, le Duc l'en-
 » voya à Rome pour étudier les ouvra-
 » ges des grand Maîtres; il se rendit
 » ensuite à Venise, où les travaux du
 » Titien & de Paul Véronèse l'arrêtèrent.
 » Ce fut dans cette excellente école du
 » Coloris, qu'il a puisé les règles sûres
 » de cette partie, la plus agréable de la
 » peinture, & dans laquelle il s'est mon-
 » tré si supérieur. Il retourna à Rome,
 » où il fit plusieurs tableaux d'autels,
 » dans lesquels on remarqua les progrès
 » qu'il avait fait pendant son séjour à Ve-
 » nise. Il passa à Gênes, où il fit pour
 » les Jésuites différens tableaux d'his-
 » toire.

» Une maladie qui survint à sa mère,
 » l'engagea à se rendre à Bruxelles, &
 » peu de temps après il forma le projet
 » de retourner à Mantoue; mais l'Archi-
 » duc informé de ce dessein, lui dit qu'il
 » ne souffrirait pas qu'on enlevât à la
 » Flandre son plus précieux Artiste. Tou-
 » ché des bontés de ce Prince, il se fixa
 » dans sa Patrie, où il fit bâtir une belle

72. MERCURE DE FRANCE.

» maison, dans laquelle il fit une collec-
 » tion de tableaux des plus grands Maî-
 » tres des différentes écoles d'Italie, & une
 » suite considérable de statues antiques.

» *Rubens* commença alors à jouir tranquil-
 » lement de sa réputation & de sa fortune,
 » continuant toujours de peindre pour ses
 » amis, avec la même assiduité qu'il
 » avoit fait dans ses premières études.

» La gloire de ce fameux Artiste parut
 » dans tout son éclat en 1620, lorsque
 » Marie de Médicis, de retour à Paris,
 » le choisit pour peindre, dans une galle-
 » rie du Palais du Luxembourg, les princi-
 » paux événemens de sa vie, depuis sa
 » naissance, jusqu'à l'accommodement
 » qu'elle fit à Angoulême avec son fils,
 Louis XIII.

» *Rubens* vint à Paris, composa les
 » esquisses de ces différens sujets, & re-
 » tourna à Anvers pour les exécuter, ex-
 » cepté cependant deux tableaux qui fu-
 » rent faits à Paris; la Reine ayant mar-
 » qué autant de plaisir à s'entretenir avec
 » lui qu'à le voir peindre.

» L'heureux succès de ce grand ou-
 » vrage avait déterminé cette Princesse à
 » faire représenter dans la seconde galle-
 » rie, les événemens du règne de son Au-
 » guste époux; mais les troubles surve-

» venus